

Résolution de l'énigme n° 4

Nous nous sommes quittés, dans l'énigme n° 3, à la Batterie Royale. Nous y revoici.

La Batterie Royale

Pour bien comprendre ce qu'est cette Batterie Royale, visuellement, il faut se reporter en 1691, quand le gouverneur Frontenac la fait installer sur l'amas de roches où aboutissait la rue des Roches, aujourd'hui rue Sous-le-Fort.



D'un côté, le havre du Cul-de-Sac qui se rend jusqu'au Petit-ChAMPLAIN, de l'autre une vague plage, un peu gâtée par les rejets des bouchers du marché de la Place-Royale et autres fumiers et immondices soigneusement portés au fleuve. C'est donc dire que la batterie s'avance dans le fleuve. C'est ce que tente de rappeler aujourd'hui le petit trou d'eau qui fait demi-cercle autour de la batterie.

Mais nous, gardons en tête qu'immédiatement devant nous, à nos pieds, en 1691, c'est le fleuve. Sur notre droite, on voit assez loin sur le fleuve, au-delà de la pointe du Cap-aux-Diamants, car il n'y a alors ni embarcadère des traversiers ni garde côtière, c'est libre. Sur notre gauche, l'édifice Thibodeau n'est pas là, ni quoi que ce soit, et notre vue pénètre dans la

rivière Saint-Charles et, à perte de vue, dans le fleuve. Donc cette batterie est bien située.



Mais pourquoi cette batterie en 1691 ? Comme une ligne à pêche, les événements qui mènent à cette batterie ne sont pas faciles à démêler. Certains rattachent notre petite guerre de 1690 avec les Anglo-Américains à la guerre de la Ligue d'Augsbourg (1688-90), alors que plusieurs pays d'Europe se concertent pour attaquer le très envahissant Louis XIV. Ce rattachement de notre guerre à celle d'Europe est-il valable ? Peut-être. Peut-être. Et encore peut-être.

Ce qui se déroule ici en Amérique en ces années-là suffit largement à expliquer notre guerre avec Phipps, et justifier la batterie où nous nous trouvons maintenant. Quand la chicane a-t-elle commencé ? Difficile à dire. En tout cas, c'est une chicane de fourrures. Incroyable en 2020 : l'environnement, la biodiversité, la faune... whouach, les fourrures !

Le massacre de Lachine a lieu le 5 août 1689. Quelques dizaines de Français morts et plusieurs dizaines kidnappés par les Iroquois. Frontenac, qui voit les Anglais d'Amérique derrière ce massacre, organise une revanche avec des groupes d'Amérindiens dès l'hiver 1689-90 en ciblant trois villages d'Anglais : Corlaer près d'Albany, Salmon Falls au New Hampshire, Portland dans le Maine. Les Abénaquis, les Etchemins attendaient cette action depuis que les colons anglais avaient commencé d'envahir leurs terres ancestrales. Des dizaines de morts et d'enlevés. C'est ainsi qu'au début d'octobre 1690 les Anglo-Américains, soutenus par l'armée britannique, débarquent à Limoilou.

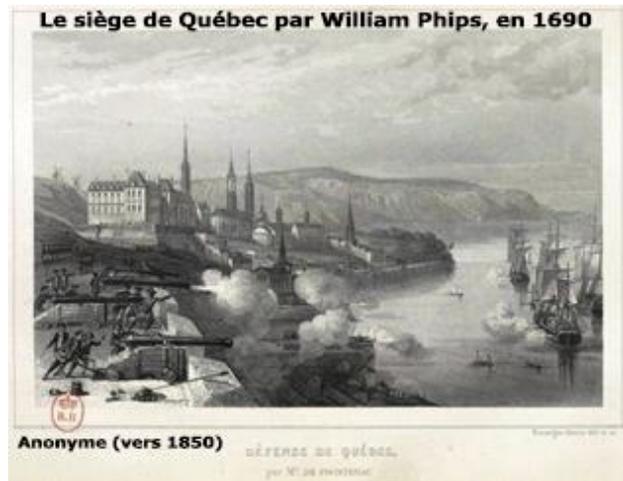
Mais il n'est pas correct de dire que la chicane a commencé par le massacre de Lachine. Le gaffeur gouverneur Jacques-René de Brisay de Denonville, qui est ici de 1685 à 1689, organise une séance de négociation de paix avec les nations iroquoises en 1687 au fort Frontenac (Kingston aujourd'hui). Le gouverneur triche. Il fait 58 prisonniers parmi les négociateurs. Il en expédie 36 en France pour aller ramer aux galères royales. Il en reviendra 13. Les Iroquois sont en colère, pensez-vous ?

Mais, auparavant, il y avait eu le massacre de la Huronie par les Iroquois. Et auparavant... Et ça nous ramène peut-être à Champlain, peut-être à des dizaines ou des centaines d'années avant la venue des Français.

Donc, Frontenac revient à Québec pour un second mandat de gouverneur à l'été 1689. L'été suivant, il est en visite à Montréal quand l'armada de Phipps se présente devant Québec. Il descend à Québec à toute vapeur, en canot, en 4 ou 5 jours, et organise la défense de la ville. Il invite les gens à aller cacher leurs meubles et objets précieux dans les voûtes de l'Hôtel-Dieu, il ordonne aux religieuses d'aller se réfugier en dehors de la ville, etc.

La ville n'a pas de système de défense, sauf quelques petites batteries : au-dessus de la terrasse Dufferin, au moulin de Simon Denys de la Trinité au bout de la rue Mont-Carmel, en basse-ville sur le quai privé de LaChesnaye, et une autre tout près d'ici ou peut-être ici même.

La gravure ci-contre a peut-être amélioré les canons comme elle a amélioré les clochers. Mais la ville peut compter sur une petite armée française et surtout sur des colons sans peur. La rue Sainte-Hélène dans Saint-Roch rappelle la mort d'un des 12 frères LeMoynes, Jacques LeMoynes de Sainte-Hélène, mort des suites d'une blessure reçue dans cet affrontement.



La dysenterie, le froid, les tués, bref, les Américains (pas encore tout à fait) rembarquent avant la fin d'octobre et rentrent chez eux. Ils reviendront, comme nous le savons bien...



Ce que vous avez appris par cœur à la « petite école » : « Dites à votre maître que je lui répondrai par la bouche de mes canons », c'est probablement vrai. Mais, le flamboyant Frontenac avait à peine une poignée de canons et quelques boulets, et 10 fois le même soldat présenté sous un nom différent à l'émissaire dont on avait bandé les yeux. Cette

bonne frousse d'octobre 1690 sera salutaire. Frontenac va se démener pour la construction de fortifications, pour une armée, pour de vrais moyens de défense, tout en négociant la paix. D'où, entre autres, la Batterie Royale où nous sommes.

Et alors, me direz-vous, en 1759, elle a servi à quoi, cette batterie, quand Wolfe est passé droit devant pour se rendre à Saint-Nicolas, puis de là à l'anse du Foulon, puis sur les Plaines dans la nuit du 12 au 13 septembre? Heu! Méchante colle ! J'ai déjà lu qu'un ou deux canons avaient éclaté, tuant quelques canonniers. Il y avait deux autres batteries en basse-ville et d'autres en haute-ville. Ce qui, en tout cas, est clair, c'est que le bateau de Wolfe n'a pas été coulé, ni aucun autre bateau anglais d'ailleurs croisant devant le Cap-aux-Diamants, alors que les Anglais nous tiraient dessus et détruisaient toute la ville, bien installés dans la cour de l'école Marcelle-Mallet à Lévis. Équipements différents, j'imagine.

On dit que cette Batterie Royale est un bastion. Normalement, un bastion fait partie d'une enceinte, comme le bastion Saint-Louis ou le bastion des Ursulines dans la muraille ouest de la ville haute. Les bastions sont reliés entre eux par des courtines. Ici, on a tout de même un polygone avec deux faces et deux flancs, ce qui fait l'essentiel d'un bastion.



Les gabions de l’affiche, vous les avez vus? Le mot vient du latin, *cavea*, cage. Il désigne une espèce de cage remplie de roches, de sable, de terre, utilisée en génie civil ou militaire. On en voit souvent, de ces gages de broche, en paysagement et en soutien aux structures des ponts. Il n’y avait pas de



broche en 1691, pas plus à foin qu’à gabion, mais abondamment de branches. Vous avez bien lu toutes les affiches de la batterie, y compris celles qui disent de ne pas vous jeter à l’eau ? Vous êtes tous là ?

La Place de Paris

Allons à la Place de Paris. Je pense qu’en 1691 on devait descendre de la plate-forme de la pointe aux roches par l’arrière, en direction de la rue Sous-le-Fort et que le remblayage est venu plus tard. Je pense seulement... Aujourd’hui, on a un escalier vers la Place de Paris. Mais avant de le prendre, expliquez-moi ce que l’étripe-chat fait à cette hauteur dans le mur arrière du magasin Guillemin. Et dites-moi ce que vous avez lu sur la plaque de bronze, sans mettre les pieds dans la plate-bande...

L’escalier. Une œuvre d’art, ça ? Le contrat de réfection de la Place de Paris comprenait pourtant explicitement un escalier œuvre d’art ici même. Attendons voir. Paris ne s’est pas fait en un jour, alors la Place de Paris...

Au pied de l’escalier, nous nous trouvons dans l’estran du fleuve, en 1691. La marée d’équinoxe vient lécher le solage des maisons. Petit à petit, au temps même de la Nouvelle-France, quelques petits quais privés commencent à s’avancer dans le fleuve. Oh, à peine, mais ça suffit pour y accoster sa barque chargée de phoques du Labrador ou de morues du golfe. Ou de fourrures, évidemment, et d’objets d’échange avec les Amérindiens.



Les trois blocs de bois qui s'allongent sur la nouvelle Place de Paris rappellent l'avancée progressive des quais dans le fleuve après la Conquête.



Tirez-vous une chaise. Elles sont élégantes, mais un peu lourdes. Il ne fait pas chaud, alors vous pouvez prendre le temps d'aller vous chercher un café chez Smith, sur la Place-Royale. En ces temps de pandémie, on met son cache-visage, on entre par une porte et on sort par l'autre. Cinq minutes, pas plus, s'il vous plaît.

Bien, vous êtes maintenant installés confortablement. On programme son regard pour couvrir 360 degrés. Et plus rien ne bloque votre vue, comme ces bâtiments sur la Batterie Royale en 1968 et toutes ces grosses Chevrolet, Pontiac, Edsel, Buick, Plymouth, Mercury, Studebaker...



J'aime beaucoup cette nouvelle Place de Paris, son plan, ses matériaux, gazon, bois, pavés, son mobilier, son atmosphère, sa tour Morris. Pas vous ? Elle est à la fois encadrée et ouverte. Ensoleillée, pas trop d'arbres. Une place aussi aérée en pleine ville, c'est réjouissant. C'est un repos pour le regard horizontal. On en oublie le bruyant trafic de la rue Dalhousie. Et si le *Dialogue avec l'histoire*, le fameux cube de Jean-Pierre Raynaud, vous irritait, vous voyez qu'il a disparu. Le sculpteur a pris sa revanche en plus volumineux dans le parc de l'Amérique française, mais sous un autre nom: *Autoportrait*.

Au fond de la place, c'est l'arrière des maisons de la rue Saint-Pierre. En levant les yeux, comment ne pas s'étonner de la hauteur des cheminées de ces maisons ? Ce n'est pas pour rien qu'elles sont si haut dressées. Nous parlerons beaucoup de ces maisons quand nous nous retrouverons à la Place-Royale. Mais gardez en mémoire qu'il est entré beaucoup de marchandises par les portes arrière de ces bâtiments quand le fleuve était tout proche.

Les chaises n'étaient peut-être pas libres et vous vous êtes assis sur le quai de 1818, les pieds pendant au bout du quai.

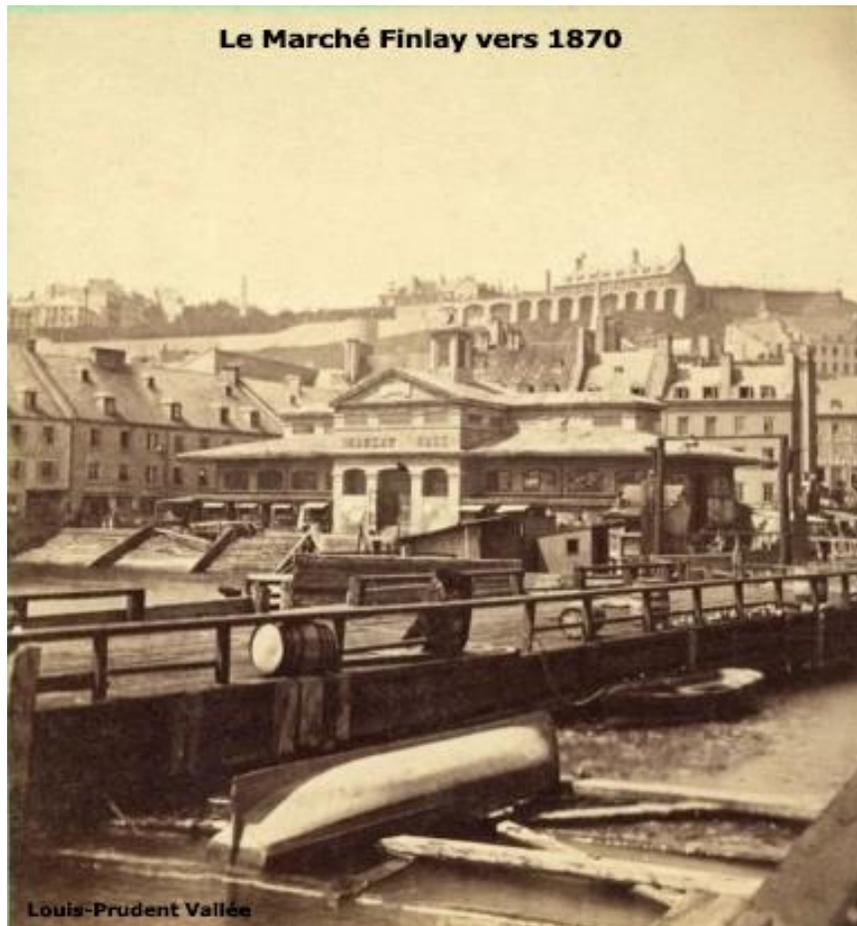
*Dimanche au soir au quai Finlay
Les pieds pendant au bout du quai
Le fleuve joue de l'harmonica
Ma blonde se baigne les pieds dans l'eau
C'est plein d'oiseaux qui courent le long de l'eau
En chantant leurs chansons d'oiseaux...*

Derrière vous, le marchand écossais William Finlay vient de se construire un petit entrepôt en pierres. On le voit en haut des marches au bord de l'eau sur l'aquarelle de James Pattison Cockburn en 1829. En passant, voyez aussi sur cette aquarelle le château Saint-Louis sur le Cap-aux-Diamants, au-dessus de la Maison Barbel. Et, évidemment, vous ne pouvez pas manquer à l'avant-plan le *horse boat*, avec son moteur en manège, qui n'a pas fait vieux os, car il laissait peu d'espace aux passagers. Quant aux passagers alignés sur le quai, ils nous rappellent que la Place de Paris a longtemps été l'emplacement des traversiers pour Lévis.

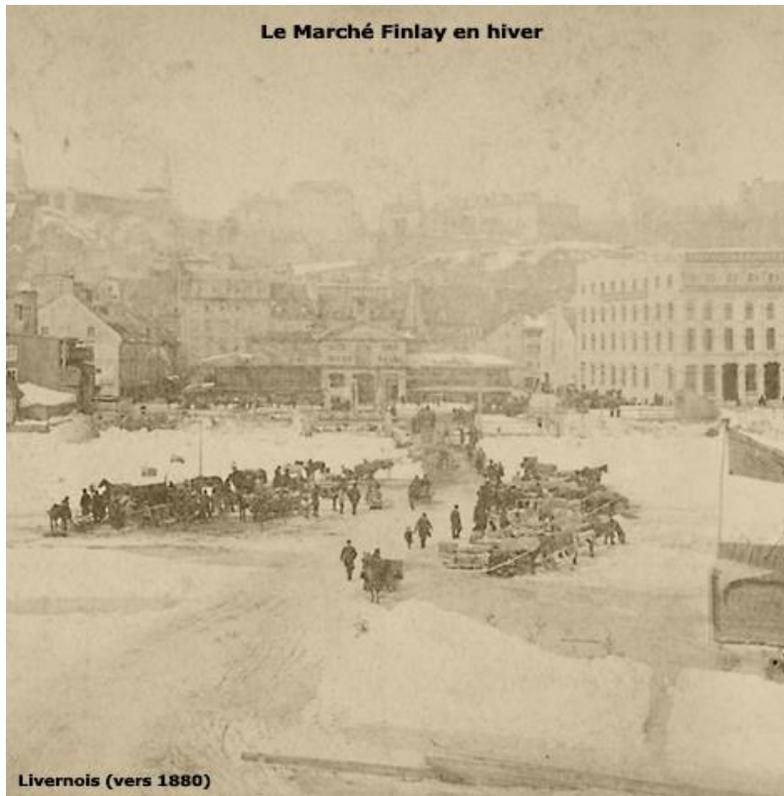


Finlay meurt en 1834 à l'île de Madère, s'y étant rendu pour recouvrer la santé. Et il laisse un legs à la ville pour améliorer ses places publiques. C'est

ainsi que sera érigé en 1838 le Marché Finlay, là où vous êtes assis. Le bâtiment sera démoli en 1906. Bizarrement, la halle du Marché Champlain au Cul-de-Sac sera démolie en 1910. Le Marché Jacques-Cartier dans Saint-Roch sera démoli en 1911. Où sont donc allés les agriculteurs et les consommateurs ? Pourtant, Costco n'existe pas encore au début du XX^e...



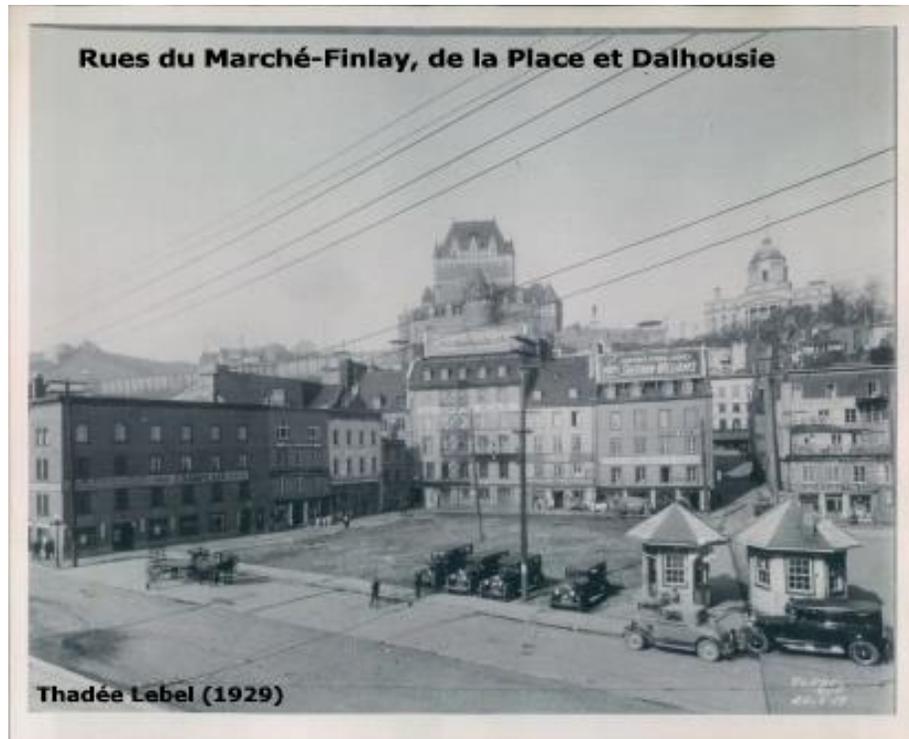
Sur cette photo des années 1870, ce n'est pas le Château Saint-Louis que vous voyez sur le Cap-aux-Diamants. Il a été rasé au sol et enterré par Durham en 1838. Ce n'est pas encore le Château Frontenac. C'est plutôt le Château Haldimand, annexe du Château Saint-Louis, qui sera rasé en 1893 pour permettre la construction du Château Frontenac.



Pendant quelques années, après la disparition du Marché Finlay, un marché aux fleurs s'installera sur cette future Place de Paris, qui sera ouvert au public jusqu'en 1957.



Évidemment, avec l'envahissement de l'automobile, les fleurs ont fané et l'espace a été converti en stationnement. Notez sur la photo de Thadée Lebel les bâtiments bien campés sur la Batterie Royale.



Le toponyme Place de Paris n'est pas ancien, pour la bonne raison que cet espace a longtemps été le fleuve. 1987. La Ville de Paris nous avait alors fait don de l'œuvre de Raynaud. Ce geste suivait de quelques années (1984) l'installation de *L'Embâcle* de Charles Daudelin à la Place du Québec près de St-Germain-des-Prés. Vous savez peut-être que c'est dans cette église que Mgr de Laval a été sacré évêque pour la Nouvelle-France.



Marchant sur les vagues du fleuve, rendons-nous à la colonne Morris. Pas vraiment Morris, celle-ci, toutefois. À Paris, les colonnes Morris sont cylindriques et elles servent essentiellement de support à la promotion de spectacles, de publications, de films. Antérieurement, il y en avait une cylindrique, ici, au même endroit. Au temps du stationnement, c'est sur le même emplacement que se trouvait le kiosque de péage. Maintenant on a un cube, sans doute un clin d'œil au cube de Raynaud... Mais c'est un cube très intéressant. Un véritable prof d'histoire, ce cube. Prenez tout le temps que vous souhaitez pour le lire sur ses quatre faces. Je vous attends.

L'entrepôt Thibodeau

Donc, du remblayage. Des quais. Et sur les quais qui s'avancent de plus en plus dans le fleuve, des hangars, des entrepôts. Si bien qu'en 1860 le bel entrepôt Thibodeau a pu être construit au bord de l'eau selon les plans et devis de Peachy. Au moment de sa construction, les barques se déchargeaient pratiquement sur le trottoir (qui n'existait pas encore...) de la rue Dalhousie (qui existait à peine).



Nous avons parlé de l'architecte Peachy quand nous avons passé quelques minutes sur le boulevard Champlain. On retrouve ici, mais en pignon cette fois, et non pas en façade, tous les traits typiques de ces bâtiments de Peachy : les bandeaux horizontaux en pierre qui courent sur un mur de brique d'un bout à l'autre du bâtiment, les fenêtres à deux battants en arc surbaissé avec leurs linteaux imbriqués dans des arches avec clés de voûte, les fenêtres qui raccourcissent en montant, les pilastres, qui font mur, avec leurs chapiteaux de pierre. Même les tirants jouent ici un rôle esthétique dynamique. Et remarquez que le toit tend vers le plat, mais pas tout à fait. Le premier toit plat à Québec, et au Canada, sera celui de l'Université Laval qui a été conçue par Charles Baillairgé en 1854. Mais la technique n'étant pas bien maîtrisée, il fallut le refaire. Et tellement plus beau !



En façade, on peine à imaginer que ce palace italien était un vulgaire entrepôt. Nous reviendrons sur cette façade quand on se rendra à la Place des Canotiers. Pouvez-vous imaginer que dans les années 1960-70, dans le plan de restauration de la Place-Royale, le ministère des Affaires culturelles achète ce bâtiment pour démolition, tout comme l'Hôtel Brochu. Il était abandonné depuis plusieurs années, donc pas en très bon état, et il ne *fittait* pas (je parle québécois de temps à autre) dans le modèle Nouvelle-France qu'on avait décidé d'appliquer au quartier de la Place-Royale. L'entrepôt a été converti en appartements en 1985.

Dalhousie : la rue, le comte

Il faut maintenant parler de Dalhousie, l'odonyme de la rue de transit qui est devant nous. Certains citoyens doutent de la pertinence du nom de Dalhousie dans la liste des noms de rue de la ville de Québec. Mais, bon, il est là. Personnellement, quand je parle de cette rue à des touristes, je sors toujours mon plus bel accent écossais... par respect...

Dalhousie n'est d'ailleurs pas le vrai nom de la personne qu'on veut honorer ici. Dalhousie, c'est George Ramsay, 9th Earl of Dalhousie, army officer and colonial administrator, born 22 October 1770 at Dalhousie Castle, Scotland, dead 21 March 1838 at Dalhousie Castle. C'est ce que dit le DBC, le *Dictionnaire biographique du Canada*, qui chante ses louanges. Le DBC est sur la Toile.

Ce comte de Dalhousie a été gouverneur du Bas-Canada (c'est nous) de 1820 à 1828. En débarquant à Québec, il trouve la ville bien moche et le Château Saint-Louis, la résidence officielle du gouverneur, indigne de lui. C'est pourtant un bâtiment refait à neuf par le gouverneur Craig quelques années plus tôt. Les meubles du château le révulsent. Il y séjourne donc le moins possible. Il préfère le manoir de William-Henry. C'est le nom que les Loyalistes, qui ont traversé la frontière américaine pour fuir la nouvelle démocratie USA, ont donné au petit village du seigneur de Sorel en 1787. Il demande même à Londres de financer la construction d'une maison digne de sa fonction à William-Henry, tant il déteste Québec. Quand il est à Québec, où il décide de travailler trois jours par semaine, Dalhousie fait tout de même quelques bonnes actions. Il soutient le développement des routes, l'amélioration de l'agriculture, la création de la *Literary and Historical Society of Quebec*, qui existe toujours et qu'on peut fréquenter au Morrin Center, dans la Chaussée des Écossais.

Mais Dalhousie nous a surtout laissé le souvenir de ses affrontements avec la Chambre d'Assemblée, plus particulièrement avec le Parti patriote, et plus spécifiquement encore avec Papineau. Londres avait concédé en 1791 une Assemblée sur le modèle de la House of Commons, dans la suite de la

création du Congrès américain en 1776, de l'Assemblée nationale française en 1789. En autorisant cette Assemblée par le Constitutionnal Act de 1791, Londres a surtout voulu donner suite aux pressions des Loyalistes installés au Canada, Haut et Bas. Mais cette Chambre d'Assemblée, élue, est doublée de deux conseils où les membres sont nommés par le gouverneur, un législatif et un exécutif, forcément dévoués au gouverneur, ce qui rend l'Assemblée plutôt insignifiante.

Quand Londres décide en 1818 que les dépenses de l'administration anglaise au Canada seront dorénavant payées par les Canadiens, la Chambre d'Assemblée exige qu'un grand ménage soit fait dans les dépenses qui bénéficient beaucoup aux « tinamis » du régime, en particulier à la « clique du château », sans quoi la Chambre d'Assemblée refuse d'adopter le budget demandé. Et la Chambre d'Assemblée est forcément dominée par les descendants de Français, puisque telle est la démographie. Ainsi commence la « guerre des subsides » qui va dégénérer, par suite du mépris de la démocratie et des entêtements de Dalhousie, et de quelques autres gouverneurs anglais, par suite des iniquités dans la distribution des terres, etc., en Rébellion des Patriotes en 1837.

Tout le monde n'a pas lu le rapport Durham, publié en 1839, mais tout le monde sait que Durham recommandait à Londres de fusionner les deux Canada, le Haut (l'Ontario) et le Bas (nous), et d'accélérer l'immigration anglaise de manière à nous submerger, à nous anglicaniser, à nous angliciser. Ainsi, les troubles de 1837-38-39 ne se reproduiraient plus. Eh bien, toute l'argumentation de Durham, Dalhousie l'avait déjà pratiquée : le United Canada, l'assimilation, la fin du papisme.

L'excellente Dalhousie University à Halifax, dans la Nova Scotia, au cœur de l'Acadie déportée, commémore le séjour heureux du Earl of Dalhousie comme gouverneur. Mais les descendants de Français du Bas-Canada lui ont paru si invivables que Londres a dû mettre fin à sa carrière nord-américaine.

Plus encore, pourquoi ce nom de Dalhousie à cette rue en particulier ? Du temps de Dalhousie, cette rue n'existait pas. Ici, en ce temps-là, dans les années 1820, on était dans le fleuve. Et ce n'est pas lui qui l'a construite, cette rue. Elle s'est développée graduellement sur les quais et les remplissages 15-20 ans après Dalhousie. Plus encore : il s'agit à peine d'une rue en 1840, car c'est seulement sous le maire Owen Murphy, de 1874 à 1878, qu'un remplissage intensif et une avancée importante des quais vont permettre de la rendre vraiment utilisable. Qui était maire de Québec au moment du choix de l'odonyme ? René-Édouard Caron (1840-46) ? George O'Kill Stuart (1846-50) ? La banque d'odonymes de la ville était peut-être à sec au milieu du XIX^e siècle... On se parlait, dans une énigme précédente, des odonymes anglais donnés à nos rues au XIX^e, Crown, King, Queen, Prince Edward. Dalhousie en est un des nombreux autres. Mais on a traduit Crown, de la Couronne, Prince Edward, Prince Édouard, King, du Roi. Mais Dalhousie ? Ça sonne déjà un peu français peut-être ... Il faut dire qu'avant 1603 l'Écosse était un peu française.

Enlignons-nous maintenant sur la Place-Royale. Si française. Mais pas avant d'avoir jeté un dernier regard sur cette belle Place de Paris, ses quatre drapeaux, dont celui de la ville de... Paris.

Références

Sur papier : [La batterie royale](#), François Picard

Sur la Toile :

- [Le secteur du marché Finlay \(1829\)](#), Vues anciennes de Québec
- [La nouvelle Place de Paris, c'est installé](#), Notes d'un autodidacte
- [Ramsay, Georges, 9^e comte de Dalhousie](#), Dictionnaire biographique du Canada

Guide virtuel : **Jacques Bachand**

Le 13 octobre 2020

© Jacques Bachand – Tous droits réservés